

REVUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'ETHNOLOGIE
ZEITSCHRIFT DER ETHNOLOGISCHEN GESELLSCHAFT
RIVISTA DELLA SOCIETÀ SVIZZERA D'ETHNOLOGIA

TSANTSA 16 / 2011

ENTRER ET SORTIR DES INSTITUTIONS
INSTITUTIONEN: EIN- UND AUSTRITTE

Compte rendu: Figure de la jeunesse. Fête, ruralité et groupes de jeunes. Isnart Cyril (coord., avec la collaboration d'Isabelle Lazier)

Laurence Ossipow

TSANTSA, Volume 16, May 2011, pp. 193-194

Published by:

Société Suisse d'Ethnologie/Schweizerische Ethnologische Gesellschaft, Bern

The online version of this article can be found at:

<http://www.tsantsa.ch>

Contact us at:

tsantsa@seg-sse.ch

FIGURE DE LA JEUNESSE FÊTE, RURALITÉ ET GROUPES DE JEUNES

ISNART Cyril (coord., avec la collaboration d'Isabelle LAZIER)
2010. Grenoble: Le Musée dauphinois (Le monde alpin et rhodanien).
ISBN 978-2-35567-038-1. 159 p.

Laurence Ossipow · HETS Genève

Figure de la jeunesse permet d'abord de décaler le regard sur les «jeunes» et les relations intergénérationnelles, une thématique plus souvent étudiée – en tout cas depuis le XX^e siècle – dans son urbanité. En ce sens, l'article conclusif de C. Calogirou sur les pratiques de skate en contexte non urbain (par exemple, le *longboard*), reflète bien la volonté de tout l'ouvrage, qui est de proposer une analyse sur les «jeunes des champs» (p. 152) comme miroir tendu aux «jeunes des villes». Il offre ensuite une des rares occasions de revenir sur les analyses historiques et ethnographiques qui ont présidé à une certaine sociologie de la jeunesse centrée sur les âges de la vie et la transition à l'âge adulte, l'allongement de la jeunesse et la déconnexion des seuils de passage à l'indépendance (par exemple Galland 1991). Après une introduction dans laquelle D. Albera et C. Isnart (p. 7-16) rappellent, avec P. Bourdieu, que la jeunesse n'est qu'une catégorie qu'il faut analyser historiquement et socialement, C. Isnart s'entretient avec l'historien J.-C. Schmitt (p. 17-48; voir aussi Levi et Schmitt 1996) qui souligne, entre autres, que c'est le rite – et en particulier la notion de rites de passage élaborée par A. Van Gennep – qui a permis un dialogue entre historiens et ethnologues de la jeunesse. L'ouvrage propose ensuite deux séries d'articles, la première traitant de la jeunesse comme Abbaye (c'est-à-dire comme compagnie regroupant de jeunes hommes célibataires), la seconde explorant des univers juvéniles plus contemporains.

Comme pour dessiner la toile de fond des articles qui suivent, celui de M.-H. Froeschlé-Chopard (p. 27-48) propose une définition du *romérage*, conçu comme une fête villageoise et un pèlerinage durant lesquels le saint protecteur de la communauté des habitant·e·s sort de son église, porté par les jeunes gens du village vers la chapelle la plus ancienne du territoire et vers le cimetière. Les jeunes insufflent aussi une part de leur vitalité dans des luttes rituelles qui sont hommage et sacrifice au saint. Selon l'auteure, le *romérage* permet donc le dépassement de certaines frontières géographiques et symboliques (dépassement du quotidien, des limites du village, des clivages entre générations).

Dans une perspective moins religieuse, plus analytique et plus sociologique, D. Albéra (p. 49-69) trace, quant à lui, sur trois siècles, l'histoire de l'Abbaye de la jeunesse à Sambuco, dans le Piémont méridional. Sa posture est celle d'un ethnohistorien et d'un acteur social impliqué, son étude de Sambuco ayant contribué à relancer la fête depuis 2001. Au XVIII^e siècle, les jeunes regroupés en abbaye se voient confier par les autorités locales un rôle de contrôle sur la vie des habitant·e·s et sur les ressources communales. En même temps ils se voient chargés d'organiser les fêtes laissant s'exprimer les tensions et les conflits autant qu'elles mettent en scène le religieux et le politique. Petit à petit pourtant, l'abbaye ne représente plus un contre-pouvoir ou un espace d'indépendance. Elle n'a plus qu'un pouvoir militaire symbolique, les jeunes de l'abbaye se bornant à protéger la statue du saint pendant les processions dont elle fait l'objet. Le rite évolue aussi en raison de différents changements socio-économiques et de la mobilité saisonnière des habitant·e·s devenant départ prolongé ou émigration définitive. Dès lors il se transforme en un événement destiné à (ré)affirmer symboliquement la cohésion réelle et imaginaire du village. L'esprit satirique et la volonté d'indépendance des jeunes face aux adultes n'y occupent plus qu'une portion congrue. Avec le retour périodique des immigré·e·s pour cette fête, l'appareil scénographique se complexifie et se formalise (les costumes s'enrichissent, la chorégraphie se fixe, la photographie immortalise). Le public, qui n'a jamais été que local, laisse aussi place aux observateurs (touristes, photographes, ethnologues), ce qui renforce cette formalisation. Dans les années 1930, le rite prend de surcroît des couleurs patriotiques et à la cérémonie religieuse s'ajoute une cérémonie du drapeau sur la place du village. Plus tard encore et grâce à un maire aussi érudit qu'entrepreneur, la fête devient signe d'appartenance à la collectivité d'origine et intégration de la diaspora disséminée en France et en Italie. Réinventé, «revitalisé», devenu spectacle et performance, le rite permet alors de renouer des liens entre habitant·e·s et émigré·e·s.

P. Heady, décrivant les fêtes qu'il a documentées dans les Alpes carniques, ajoute pour sa part une dimension peu prise en compte dans les articles précédents, celle des réseaux d'al-

liances matrimoniales. Comparant une fête qu'il avait observée en 1989, avec une autre qui fut enregistrée en 2005 sur DVD, il s'intéresse à un rituel appelé en dialecte frioulan *las cidulas* (les disques de feu). Ce rituel, toujours lié à une fête religieuse, se déroule en quatre étapes: tour du village par les jeunes gens pour chanter devant les propriétaires (adultes) de chaque maison et se faire offrir quelque chose à boire, à manger et de petits cadeaux (aujourd'hui de l'argent); lancer de disques enflammés en direction du village à la tombée de la nuit; bal ouvert après ce lancer et grand repas réunissant toutes les familles du village. Le lancer de disque célèbre le renouveau annuel de la capacité reproductive du village (rite calendaire) et l'entrée dans l'âge où il est permis et approuvé de chercher d'éventuels partenaires amoureux (rite de passage). C'est une dédicace offerte à un jeune homme et une jeune fille auxquels les membres du groupe de lanceurs suggèrent de se faire la cour. Les jeunes gens, donneurs de filles et receveurs d'épouses, prennent le contrôle des échanges matrimoniaux autrefois endogamiques puis progressivement exogamiques, notamment du fait de l'émigration. Le bal est considéré comme un cadeau des jeunes aux aîné·e·s tandis que le repas est compris comme un don des aîné·e·s aux jeunes. P. Heady rapproche ce rite des *cidulas* d'un autre rite entraînant d'autres échanges, joué par des enfants souhaitant aux adultes d'aller au paradis après leur mort pour quémander une fois par an des *sops* (petits présents). Ce rôle de médiateur et de médiatrices avec l'autre monde endossé par les jeunes enfants se retrouve dans l'obligation, pour chaque famille, d'envoyer un·e des leurs à chaque funérailles, en particulier s'il s'agit d'un·e *coscrit·e* du défunt (c'est-à-dire de celles et ceux qui ont le même âge). Le rituel des *cidulas* a repris vie après quelques années d'abandon et il est à l'heure actuelle mené autant par les filles que par les garçons. Avec les *sops* et la participation aux enterrements, il célèbre désormais davantage la pérennité du village et l'expression d'un lien entre les générations qu'une certaine rébellion et la nécessité de créer un espace propre aux jeunes du village. Le caractère subversif du rite semble s'ameuser à mesure qu'il s'institutionnalise.

Pareille transformation s'observe encore dans les rituels décrits par T. Truffaut en pays basque. Le point de vue quelque peu nostalgique et moralisateur de l'auteur met en évidence les transformations du rite qui recréent du «lien social» (p. 102), intègrent les nouveaux habitant·e·s, et permettent de se préoccuper des personnes âgées isolées plus qu'elles n'affirment la place des jeunes ou l'identité basque. S'interrogeant, comme P. Heady, sur le rôle des jeunes médiatisant le lien entre les vivants et les morts, C. Isnart présente, quant à lui, une étude de cas très fouillée concernant deux sœurs décédées en voiture, au retour d'une nuit de fête. Cette étude fait découvrir une «grammaire automobile du monde» et une sociabilité dépassant désormais largement les frontières du village. Organisée autour de l'achat, de la vente et du *tuning* des voitures, elle permet aux jeunes gens et aux jeunes filles de faire groupe, voire d'identifier leurs camarades par leur véhicule. Cette forme de solidarité juvénile désormais très autonome par rapport aux adultes conserve pourtant une place à la fois centrale et marginale lors des enterrements d'un·e jeune du village. Dans une perspective hélas très peu critique, F. Gainé dépeint, pour sa part, les liens entre identité et musique sur les îles Féroé. Après avoir présenté tous les types de chant «traditionnels» encore en vigueur, il en analyse la nouvelle vague musicale en se centrant plus souvent sur son inscription dans le local (par exemple en reprenant des thèmes propres à la mythologie des lieux) que sur ses caractéristiques nouvelles et transnationales.

Dans son ensemble, l'ouvrage révèle l'importance d'un ancrage historique à toute enquête et permet de travailler la notion de jeunesse au travers d'un certain nombre d'exemples profondément ancrés sur le long terme. En revanche, il laisse un peu sur sa faim en ce qui concerne l'analyse des ritualisations qui gagnerait à tenir davantage compte de différentes autres approches marquantes, par exemple celle de P. Bourdieu sur l'aspect ségrégatif du rite (1986) ou celle de A. Piette (2005) rappelant que les rites sont aussi des jeux, des jeux de cadres et des espaces fictionnels.

BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU Pierre
1986. «Les rites comme actes d'institution», in: Pierre CENTLIVRES, Jacques HAINARD (dir.), *Les rites de passage aujourd'hui*, p. 206-216. Lausanne: L'Age d'Homme.

GALLAND Olivier
1996. «L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques». *Sociologie et sociétés* 28(1): 37-46.

LEVI Giovanni, SCHMITT Jean-Claude.
1996. *Histoire des jeunes en Occident* (vol. 1 et 2). Paris: Le Seuil.

PIETTE Albert
2005. «Fête, spectacle, cérémonie: des jeux de cadres». *Hermès* 43: 39-46.